

ACTE SECOND.

SCÈNE I^{re}.

Arthur, Félix, Baptiste, (tous assis, à part de Baptiste qui époussette les meubles).

ARTHEUR — Hé ! hé ! son Baptiste, quelle nouvelle ?

BAPTISTE — Quo not' maître a une furieuse envie de s'marier pour se guérir d'sa mauvaise humeur, comme qui dirait.

ARTHUR.—Et qui t'a dit ça ?

BAPTISTE.—Daine, c'est lui, il n'parle que de ça depuis quinze jours ; il me casse les oreilles avec cette affaire de matrimoine, comme disait le docteur.

ARTHUR.—A-t-il quelque blonde, son Baptiste, dis-nous ça un peu.

BAPTISTE.—J'compte ben qu'il n'a une blonde, une grosse toutoune de brune comme moi, avec ça qu'elle a d's'écus sonnans dans la poche de son père. à c'quo dit M. Pascal. Pauvre fille, elle a plus de courage que moi, ce n'est pas pour cent écus quo je marierais un homme comme ça.

ARTHUR.—Pourquoi pas, Baytiste ?

BAPTISTE.—Pourquoi ? Parce que comme femme je ne l'aimerais pas. Il est laid, pas joli de figure, il a l'air hérétique, une mine pointue comme un pin sans branche, que le guable m'emporte, j'aimerais autant crever de virginité.

TOUS.—Ah ! ah ! ah !

ARTHUR.—Qu'est-ce que tu entends par Virginité ?

BAPTISTE.—Virginité !..... Ben, c'est comme qui dirait, comme qui dirait, je sais pas, mais vous savez..... aimer son prochain comme soi-même pour l'amour de gueu.

TOUS.—Ah ! ah ! ah ! Baptiste, tu es naïf.

BAPTISTE.—Natif, on sé quo je le suis, puisque je suis né et que jo vis.

ARTHUR.—Mais parle-nous donc d'la fille qu'il aime ; l'as-tu vue ?

BAPTISTE.—J'lai pas vue, mais on m'dit que c'eu est une jouffuc, qui vous a un nez retroussé si tant, si tant, qu'il mouille dedans quand il mouille. Et pis il l'aime, elle l'aime, ils s'aiment, ils se s'aiment. Le mariage est décidé, le notaire Laplume est demandé pour faire le contrat. Vous l'connaissez maître Laplume, un finaud ; ça connaît la loi faite, présente, passée, future, comme vous, M. l'avocat.

ARTHUR.—Ah ! Laplume fait le contrat.

(À ses amis) —Ce sera quelque chose d'amusant. Baptiste, sais-tu le nom de ta future maîtresse ?

BAPTISTE.—Son nom, son nom..... a s'appelle... Cunégonde Barbo, fille majeure de sieur Melchisédech Antoine, ouvrier de fil et d'aiguilles en acier.

FÉLIX.—Mais je la connais. A quand le mariage ?

BAPTISTE.—J'sus pas dans l'secret. Mais tiens, voici M. Pascal qui vient. Demandez-y, dites-y pas c'que j'veus ai dit, il m'battra. (Il sort).

SCÈNE II.

Les précédents, Pascal.

TOUS.—Bonjour, bonjour vieux, comment vas-tu ?

PASCAL.—Ben, ben, j'suis mieux. J'to remercie, Arthur, tu m'as envoyé un bon médecin.

ARTHUR.—Je gage qu'il t'a conseillé de t'marier au plus tôt.

PASCAL.—Oui, cé ça.

ARTHUR.—Et tu te maries ?

PASCAL.—Comme de raison. dans huit jours.

TOUS.—Bravo ! bravo ! bravo !

ARTHUR.—Mon cher, il est une coutume à laquelle

personne ne déroge jamais : c'est que lorsqu'un vieux garçon se marie, il faut qu'il enterre sa vie d'garçon. Ainsi exécute-toi, si tu veux être heureux en ménage.

PASCAL. (à part) — Encore des dépenses, bonjour, ils vont me ruiner, mais il ne faut pas paraître avare. (Haut).—C'est bien, mes amis, ce soir, à neuf heures j'enterrai, comme vous dites, ma vie d'garçon.

Tous.—Nous y serons, nous y serons. (Ils sortent).

A continuer.

Le Canard.

MONTRÉAL, 24 AVRIL 1880

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par an, ou 25 centins pour six mois, strictement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit centins par douzaine, payable tous les mois.

M. F. Béland, No 264, rue St. Jean, est notre agent général à Québec.

GODIN, MONDOU & C^{ie}.

Aux Correspondants.

Le Canard reçoit une quantité de correspondances qui l'effraie tant il faudrait, pour faire plaisir à tous, d'encre et de papier pour en imprimer le contenu. La plupart des lettres que nous recevons contiennent des injures, des grossièretés que nous ne pouvons publier.

Que personne ne s'offense de nos remarques, nous ne les faisons que dans l'intérêt du bon goût, et de la délicatesse. Que l'on sache de plus que *Le Canard* n'est pas le réceptacle de toutes les sottises que l'on se permet entre voisins ou ennemis. — Nous ne pouvons prendre la responsabilité de vos écrits. Soyez polis, décents, lisibles, spirituels, très-bien, — vous êtes des nôtres ; — autrement au panier.

LETTRE D'OTTAWA.

Mon cher Canard,

Ceux qui, après avoir lu le discours de Blake sur le Pacifique, diront que ce n'est pas le premier orateur du pays, méritent de manger une botte de foin.

Il y a donc eu enfin un homme qui a eu le courage de dire comme c'est bête de ruiner les vieilles provinces pour être agréable à la Colombie. On a déjà vu des vieux donner jusqu'à leur dernier sou pour acheter une jeune femme. On se moque de ces vieux fous, et cependant c'est bien plus fou ce que nous faisons. Pourtant la plupart de nos députés paraissent bien plus s'occuper à savoir lequel des deux partis est le plus responsable de cette folie qu'à arrêter le mal. Des deux côtés on convient qu'il est absurde de jeter tout notre argent dans les montagnes de la Colombie lorsqu'on en a tant besoin dans les vieilles provinces, et cependant on vote, il faut bien soutenir le ministère. Et les libéraux n'ont pas grand chose à dire, ils ne faisaient pas mieux quand ils étaient au pouvoir.

Mon cher Canard, les Canadiens peuvent se préparer à émigrer, notre argent va être employé pendant vingt ans encore à construire le Pacifique et à coloniser le Nord-Ouest et la Colombie. La Colombie ! On dirait que nous avons été créés et mis au monde pour l'aimer, la servir et l'enrichir.

Quel petit rôle nous avons joué dans cette grande discussion ! Il y en avait un discours à faire au nom de la province de Québec contre le Pacifique ! Ce discours n'a pas été fait. Les conservateurs, qui auraient pu et devaient même parler, ont soutenu le gouvernement, comme les rouges auraient fait, je suppose ; ou a trouvé le moyen de leur fermer la bouche. Du côté de l'opposition, presque rien ; il n'y a que Casgrain qui a parlé, mais il n'a rien cassé. Que vouliez-vous qu'il fit ? C'était trop fort pour sa vache.

Pour faire des discours comme Blake, il faut d'abord être un Blake, ensuite il faut travailler, méditer, se préparer comme Blake. Or les Canadiens sont trop paresseux pour cela, ils aiment trop à s'amuser. Si tu voyais comment ils passent leur temps ici, la plupart d'entre eux. Ça mange, ça boit, ça fume et ça dit des bêtises. Il n'y a que Langevin qui travaille sérieusement et trois ou quatre autres qui ont l'air de prendre leur rôle au sérieux.

Tiens, mon cher Canard, ou ils se moquent de toi, hein ! Eh bien ! tu les amuses beaucoup plus qu'un discours de Blake.

Je ne te parle pas de Tupper, ni de McKenzie et des autres anglais qui ont parlé et bien parlé. C'est un orateur ce Tupper, je t'assure. Il s'est forcé parce qu'il savait que Blake allait lui répondre ; il a une plus belle voix que Blake et plus de feu, mais l'autre c'est un géant, comme tu dis.

La question du Pacifique m'a rendu sérieux comme ton ami Clétus.

À propos de Clétus, tu devrais bien nous l'envoyer à Ottawa : C'est ici qu'il pourrait en faire de la controverse ; c'est ici qu'il y en a des grands visages. Il pourrait dévorer un ministre protestant tous les jours pendant un mois et il en resterait encore.

Vive Clétus !

Je vote pour que le pape le nomme cardinal. Antonelli l'a bien été !

Je vois par les journaux que le juge Routhier doit composer la cantate qui sera chantée le 24 Juin à Québec. Est ce qu'un poète — Fréchette par exemple, — n'aurait pas mieux fait dans cette galère qu'un juge ? Il est vrai que chacun son goût.

Mon cher Canard, tu ne connais pas le traducteur Gingras, hein ! celui que Lusignan vient de morgener. Eh bien ! je ne te dirai que ceci pour aujourd'hui : c'est un grand homme dans les petites affaires. Il y en a beaucoup d'autres du même calibre à Ottawa ; je te parlerai de tout cela dans une prochaine lettre.

Au revoir, mon vieux.

BISTOURI.

Grandes Courses au Parc Lépine.

Prix offert : la place de Recorder.

Nous avons voulu donner à nos lecteurs une idée des courses qui auront lieu bientôt au parc Lépine. Ces courses promettent d'être très intéressantes à cause de l'agilité et de la vigueur bien connues de ceux qui vont y prendre part. Comme nous nous sommes permis d'indiquer d'avance l'ordre dans lequel les concurrents arriveront, nous devons dire les raisons qui nous font agir ainsi. Nous croyons que Taillon doit gagner et gagnera la course, parce qu'il a le trot plus franc et plus long que ses rivaux, mais il pourrait bien avoir plus de misère qu'il pense, si